

C'était à une heure de route, la plupart du temps en montée, dans un brouillard de pluie. Je laissais ma vitre entrouverte, dans l'espoir de saisir une senteur, un effluve d'arbustes aromatiques. Notre chauffeur ralentissait quand l'état de la

# Don DeLillo

## L'Ange Esmeralda

nouvelles traduites de l'américain  
par Marianne Véron

chaussée empirait, que les virages se faisaient plus serrés, ou quand, en face, des voitures surgissaient de la brume. Par endroits la végétation en bord de route était moins dense [...]

*ACTES SUD*



“LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES”  
série dirigée par Marie-Catherine Vacher

#### LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

On rencontrera, dans les textes qui composent ce recueil, des hommes méditatifs pistant, presque malgré eux, des femmes incompréhensibles (*Baader-Meinhof, La Famélique*), un mari fidèle qui, bloqué sur une île caribéenne par un avion qui n'arrive pas, finit par tuer le temps en séduisant une passagère comme lui en stand-by (*Création*), une jeune femme tétanisée par les répliques annoncées d'un tremblement de terre en Grèce (*L'Acrobate d'ivoire*) ou un banal joggeur dont l'enlèvement d'un enfant sous les yeux de sa mère vient perturber l'immuable parcours (*Le Coureur*). Ailleurs, dans *Le Marteau et la Faucille*, la crise des *subprimes* et ses conséquences sur le marché mondial se voient, dans le cadre d'un très surprenant programme pédagogique, déclinées à la télévision par deux fillettes devant un parterre médusé de détenus aux allures de Madoff.

Qu'il lance ses personnages en orbite autour de la Terre (ainsi des astronautes de *Moments humains dans la Troisième Guerre mondiale*), les fasse évoluer dans les quartiers déshérités de New York (*L'Ange Esmeralda*), ou retourne contre eux les divertissements inoffensifs auxquels ils croyaient se livrer (*Dostoïevski à minuit*), Don DeLillo, de dialogues elliptiques et cryptés en rencontres décalées, met en scène des individus victimes de silencieuses catastrophes où s'abîme l'inquiète charade de leurs existences.

Avec ces nouvelles écrites entre 1979 et 2011, Don DeLillo propose une variation aussi magistrale que singulière sur l'intranquillité à l'oeuvre chez l'homme contemporain tentant de s'adapter, à travers une paranoïaque recherche de sens, au sentiment d'insécurité qui gouverne sa vie aussi fragile qu'illisible.

DON DELILLO

*En France, toute l'oeuvre de Don DeLillo est publiée par Actes Sud. Derniers titres parus : Point Oméga (2010) et Great Jones Street (2011).*

DU MÊME AUTEUR

- BRUIT DE FOND*, Stock, 1986 ; Babel n° 371, 1999.  
*LIBRA*, Stock, 1989 ; Babel n° 461, 2001.  
*LES NOMS*, Actes Sud, 1990 ; Babel n° 879, 2008.  
*CHIEN GALEUX*, Actes Sud, 1991 ; Babel n° 84, 1993.  
*MAO II*, Actes Sud, 1992 ; Babel n° 512, 2001.  
*AMERICANA*, Actes Sud, 1992 ; Babel n° 420, 2000.  
*JOUEURS*, Actes Sud, 1993 ; Babel n° 563, 2002.  
*L'ÉTOILE DE RATNER*, Actes Sud, 1996 ; Babel n° 1065, 2011.  
*OUTREMONDE*, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 580, 2003.  
*VALPARAISO*, Actes Sud-Papiers, 2001.  
*BODY ART*, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 603, 2003.  
*COSMOPOLIS*, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 674, 2005.  
*CŒUR-SAIGNANT-D'AMOUR*, Actes Sud-Papiers, 2006.  
*CEUVRES ROMANESQUES*, t. I, coll. "Thesaurus", Actes Sud, 2008.  
*L'HOMME QUI TOMBE*, Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1000, 2011.  
*POINT OMÉGA*, Actes Sud/Leméac, 2010.  
*GREAT JONES STREET*, Actes Sud/Leméac, 2011.

Crédits photographiques :

P. 45 : *Herakleion Museum*, Ekdotike Athenon.  
P. 127 : Gerhard Richter, © The Museum of Modern Art,  
New York/Photo SCALA, Florence, 2012.

Éditions originales des nouvelles :

“Creation”, *Antaeus*, printemps 1979  
“Human Moments in World War III”, *Esquire*, juillet 1983  
“The Runner”, *Harper’s*, septembre 1988  
“The Ivory Acrobat”, *Granta*, automne 1988  
“The Angel Esmeralda”, *Esquire*, mai 1994  
“Baader-Meinhof”, *The New Yorker*, 1<sup>er</sup> avril 2002  
“Midnight in Dostoevsky”, *The New Yorker*, 30 novembre 2009  
“Hammer and Sickle”, *Harper’s*, décembre 2010  
“The Starveling”, *Granta*, octobre 2011

Titre original :

*The Angel Esmeralda : Nine Stories*

Éditeurs originaux :

Scribner, New York

Picador, Londres

© Don DeLillo, 2011

© ACTES SUD, 2013

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-01732-3

© LEMÉAC ÉDITEUR

pour la publication en langue française au Canada

ISBN 978-2-7609-0878-9



DON DELILLO

# L'Ange Esmeralda

nouvelles traduites de l'américain  
par Marianne Véron

*ACTES SUD*



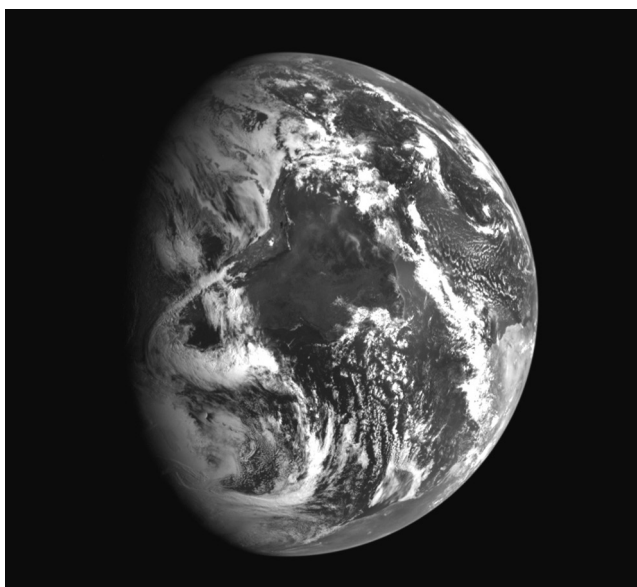


## PREMIÈRE PARTIE

---

Création (1979)

Moments humains  
dans la Troisième Guerre mondiale (1983)





## CRÉATION

C'était à une heure de route, la plupart du temps en montée, dans un brouillard de pluie. Je laissais ma vitre entrouverte, dans l'espoir de saisir une senteur, un effluve d'arbustes aromatiques. Notre chauffeur ralentissait quand l'état de la chaussée empirait, que les virages se faisaient plus serrés, ou quand, en face, des voitures surgissaient de la brume. Par endroits la végétation en bord de route était moins dense et l'on apercevait la jungle pure s'étalant entre les collines par vallées entières.

Jill lisait son livre sur les Rockefeller. Une fois plongée dans quelque chose elle était hors d'atteinte, comme en état de stupeur massive, et je ne la vis lever les yeux de la page qu'une seule fois pour jeter un coup d'œil sur des enfants qui jouaient dans un champ.

Il y avait peu de circulation, dans un sens comme dans l'autre. Les voitures qui venaient vers nous apparaissaient brusquement comme des petits dessins animés, cahotantes et déglinguées, et Rupert, notre chauffeur, devait manœuvrer très vite sous la pluie battante pour éviter les collisions, les profondes crevasses de la route, et les irrécusables intrusions de la jungle. Il paraissait entendu que toute action d'évitement incombait à notre véhicule, le taxi.

La route s'aplanit. De temps à autre, quelqu'un parmi les arbres s'immobilisait et nous regardait. De la vapeur dévalait des hauteurs. La voiture se remit à grimper brièvement, puis arriva à l'aéroport, une série de petits bâtiments et une piste. La pluie cessa. Je payai Rupert, et ensemble nous transportâmes nos bagages dans le terminal. Puis il rejoignit dehors d'autres hommes en chemisettes, pour discuter dans l'éclat soudain du soleil.

La salle était bondée de gens, de valises, de caisses. Jill s'assit sur sa valise, lisant toujours, entourée de nos sacs et bagages de cabine. Je me frayai un chemin jusqu'au comptoir, et appris que nous étions sur la liste d'attente, numéros cinq et six. Ce qui amena sur mes traits une expression songeuse. J'informai l'employé que nous avions confirmé depuis Saint-Vincent. Il me dit qu'il était nécessaire de reconfirmer soixante-douze heures avant le vol. Je lui dis que nous étions en bateau ; soixante-douze heures plus tôt, nous étions dans les Tobago Cays – personne, pas de bâtiments, pas de téléphones. Il dit que c'était la règle, de reconfirmer. Il me montra onze noms sur un bout de papier. Preuve matérielle. Nous étions cinq et six.

Je revins auprès de Jill pour la prévenir. Elle s'affaissa au milieu des bagages dans un écroulement stylé, qu'il lui fallut un moment pour parachever. Puis nous entreprîmes une vraie discussion. Elle me présenta tous les arguments que je venais de présenter au type du comptoir. La confirmation de vol depuis Saint-Vincent. Le yacht de location. Les îles désertes. Et je lui répétais, quant à moi, tout ce qu'il m'avait répondu. Autrement dit, elle jouait mon rôle et moi celui du type, mais sur un ton des plus

raisonnables et en ajoutant des données plausibles, dans le seul espoir d'apaiser son exaspération. Je lui rappelai aussi qu'il y avait un autre vol trois heures plus tard. Que nous arriverions même à temps à la Barbade pour nous baigner avant le dîner. Et ensuite à nous la fraîcheur et le ciel étoilé. Ou chaleur sous un ciel étoilé. Et que nous entendrions le mugissement des vagues dans le lointain. Que la côte orientale était connue pour le mugissement de ses vagues. Et l'après-midi suivant nous attraperions notre avion pour New York, comme prévu, et nous n'aurions perdu que quelques heures dans ce petit aéroport insulaire si authentique.

— "Comme c'est néoromantique, et comme c'est bien, pour aujourd'hui. Ils ont combien de sièges, ces petits avions, quarante?"

— Oh, plus, dis-je.

— Combien de plus?"

— Plus, c'est tout.

— Et nous sommes où sur la liste?"

— Cinq et six.

— Au-delà des plus de quarante.

— Il y a des tas de gens qui ne se présentent pas, dis-je. Que la jungle engloutit.

— N'importe quoi. Regarde tous ces gens. Il en arrive encore.

— Il y en a qui disent au revoir aux autres.

— Seigneur, s'il le croit vraiment, je ne veux surtout pas de lui dans mon camp. Le fait est qu'ils ne devraient absolument pas être là. On est hors saison.

— Il y en a qui vivent ici.

— Et bien sûr nous savons lesquels, hein?"

L'avion arrivait, de Trinidad, et rien qu'à l'entendre et le voir, les gens proches du comptoir

s'agglutinèrent au plus près. Je contournai la foule et approchai par-derrière un comptoir voisin, devant lequel se trouvaient plusieurs autres personnes. Les passagers reconfirmés commencèrent à se mettre en file vers le guichet de l'immigration.

Des voix. Une Anglaise disait que le vol de fin d'après-midi avait été annulé. Nous nous rapprochâmes tous. Deux Antillais, en tête de file, brandirent leurs billets à l'attention de l'employé. Plus de voix. Je sautai à plusieurs reprises pour voir, par-dessus les têtes, la route de terre dehors. Rupert était encore là.

La situation se dessinait rapidement. Le fret et les bagages par une porte, les passagers par l'autre. Je me rendis compte que nous en étions aux passagers sur liste d'attente. Les gens qui quittaient le comptoir semblaient propulsés par une profonde force salvatrice. Comme si se déroulait quelque baptême primitif. Nous, le reste, étions massés autour de l'employé. Il cochait des noms, en rayait d'autres.

“Le vol est complet, dit-il. Le vol est complet.”

Il restait huit ou dix visages, inexpressifs dans leur malheur. On entendait diverses sortes d'anglais. Quelqu'un suggéra que nous nous associions pour louer un avion. C'était une pratique assez courante dans la région. Quelqu'un d'autre évoqua un neuf-places. La première personne releva des noms, puis sortit avec plusieurs autres pour trouver le bureau des locations. J'interrogeai l'employé sur le vol de fin d'après-midi. Il ne savait pas pourquoi on l'avait annulé. Je le priai de nous inscrire, Jill et moi, pour le premier vol du lendemain. La liste des passagers n'était pas disponible, dit-il. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était nous inscrire en liste d'attente. Nous en saurons tous plus le lendemain matin.

Du pied, Jill et moi poussâmes nos bagages jusqu'à la porte. L'un des partisans de la location revint nous dire qu'il y aurait peut-être un avion disponible plus tard dans la journée – mais un six-places seulement. Ce qui semblait nous éliminer. Je fis signe à Rupert, et nous commençâmes à transporter nos affaires jusqu'à la voiture. Rupert avait le visage tout en longueur, avec un espace entre les incisives, et il arborait une médaille argentée sur sa poche de poitrine – une décoration ovale tarabiscotée, accrochée à une bande d'étoffe multicolore.

Jill s'était assise à l'arrière, toujours dans son livre. Dehors, debout à côté du coffre, Rupert disait qu'il connaissait un hôtel non loin du port. Son regard s'égarait sans cesse vers la droite. Une femme se tenait à deux mètres de nous, attendant que nous ayons fini de parler. Il me sembla me rappeler que je l'avais vue en bordure de la foule, à l'intérieur du terminal. Elle était vêtue d'une robe grise et portait un sac à main. Une petite valise était posée à ses pieds.

“S'il vous plaît, me dit-elle. Mon taxi est reparti.”

Elle était pâle, avec un visage banal et doux, une bouche charnue, et des cheveux bruns coupés court. De la main droite, elle s'abritait les yeux du soleil. Il fut convenu que nous partagerions le prix de la course jusqu'à l'hôtel et celle du lendemain matin pour revenir ensemble à l'aéroport. Elle nous dit qu'elle avait le numéro sept.

Il fit une chaleur aveuglante pendant tout le trajet. La femme était assise à l'avant, à côté de Rupert. Par moments, elle se retournait vers Jill et moi pour dire : “C'est affreux, affreux, cette désorganisation”, ou “Je ne comprends pas comment ils survivent,

économiquement”, ou “Ils n’ont même pas pu me garantir que je pourrai partir demain”.

Comme nous nous arrêtions pour laisser passer des chèvres, une femme émergea d’entre les arbres pour nous vendre de la muscade dans de petits sacs en plastique.

“Où sommes-nous sur la liste? demanda Jill.

— Deux et trois, cette fois.

— À quelle heure est le vol?

— Six heures quarante-cinq. Il faut y être à six heures. Rupert, il faut que nous y soyons à six heures.

— Je vous emmène.

— Où allons-nous maintenant?

— Hôtel.

— Je sais, hôtel. Quelle sorte d’hôtel?

— Tu m’as vu sauter, là-bas?

— J’ai raté ça.

— Je sautais en l’air.

— Ce ne sera pas la Barbade, non? dit-elle.

— Lis ton livre”, lui dis-je.

Le voilier était encore amarré dans le port. Je le montrai à la femme assise à l’avant et lui expliquai que nous avions passé les dix derniers jours à son bord. Elle se retourna avec un pâle sourire, comme si elle était trop fatiguée pour chercher à donner un sens à mes propos. Nous étions dans les collines, roulant vers le sud. Je me rendis compte de ce qui donnait à cette ville portuaire un air moins décoloré, de bric et de broc, que les autres petits ports où nous avions mouillé. Les constructions en pierre. C’était presque méditerranéen.

À l’hôtel, nous n’eûmes aucune difficulté à obtenir des chambres. Rupert déclara qu’il nous attendrait le lendemain matin à cinq heures. Deux femmes de



chambre nous précédèrent le long de la plage, tandis qu'un porteur nous suivait. Nous nous séparâmes en deux groupes, Jill et moi entraînés vers ce qui était qualifié de suite-piscine. À l'abri d'un mur de trois mètres se nichait un jardin privé planté d'hibiscus, d'arbustes divers, et d'un fromager. La petite piscine nous était pareillement réservée. Dans le patio, nous trouvâmes une coupe remplie de bananes, de mangues, et d'ananas.

“Pas trop mal”, dit Jill.

Elle dormit un moment. Je flottai dans la piscine, sentant s'alléger le malaise du suspense, le souci de se rendre en groupe quelque part – le voyage certifié. Ce havre était si proche de la perfection que nous ne voulions même pas nous avouer à quel point nous nous sentions privilégiés d'y avoir été conduits. Il fallait protéger de nos propres cris de joie l'incomparable nouveauté de ce lieu. Pendant des semaines ou des mois, nous retiendrions nos paroles en prévision de l'exquise soirée où une remarque inopinée susciterait la réminiscence. Je pense que nous partageons la conviction qu'une faute de voix malvenue peut effacer un paysage. Ce sentiment inexprimé était l'une des sources de notre lien.

Je rouvris les yeux sur des nuages poussés par le vent – un *vol* de nuages – en forme d'oiseau frégate filant, seul, sur un courant aérien, ses longues ailes étales et immobiles. Le monde et tout ce qu'il contient. Je n'étais pas assez stupide pour me croire au cœur d'un moment primal. C'était un produit moderne, cet hôtel, conçu pour procurer le sentiment d'avoir laissé derrière soi la civilisation. Mais si je n'étais pas si naïf, je n'étais pas, non plus, d'humeur à développer des doutes sur l'endroit. Nous

venions de vivre une demi-journée de frustration, de longs allers-retours en voiture, et le contact rafraîchissant de l'eau douce sur mon corps, l'oiseau océanique, la rapidité de ces nuages bas, le colossal écroulement de leurs sommets, et ma lente dérive en apesanteur, en rond dans la piscine, comme en extase télécommandée, tout cela me donnait l'impression de savoir ce que c'était qu'être au monde. C'était spécial, oui. Le rêve de Création qui scintille en marge de la quête du voyageur authentique. Nu. Ne manquait plus que Jill, franchissant les rideaux transparents et venant se glisser sans bruit dans la piscine.

Nous dînâmes dans le pavillon, surplombant une mer immobile. Les tables n'étaient occupées qu'au tiers. L'Européenne, notre compagne de taxi, était assise dans le coin le plus éloigné. Je lui adressai un signe de tête. Soit elle ne le vit pas, soit elle choisit de ne pas y répondre.

— Ne devrions-nous pas l'inviter à se joindre à nous ?

— Elle n'y tient pas, dis-je.

— Nous sommes américains, tout de même. Nous sommes réputés pour inviter les gens à se joindre à nous.

— Elle a choisi la table la plus éloignée. Elle est contente là.

— Ce pourrait être une économiste du bloc soviétique. Ou quelqu'un qui fait une étude sur la situation sanitaire pour l'ONU.

— Sûrement pas.

— Une veuve encore jeune. Suisse. Venue ici pour oublier.

— Pas suisse.

— Allemande, dit-elle.

— Oui.

— Errant sans but d'île en île. S'asseyant aux tables les plus à l'écart.

— Ils n'ont pas été surpris quand je leur ai dit que nous voulions le petit-déjeuner à quatre heures et demie.

— Toute l'île est forcée de s'adapter à cette saloperie de compagnie aérienne. C'est affreux, affreux.”

Jill portait une longue tunique sur un pantalon en voile. Laisant nos chaussures sous la table, nous allâmes nous promener sur la plage, marchant même dans l'eau jusqu'aux genoux, à un moment. Posté sous les palmiers, un agent de sécurité nous surveillait. Lorsque nous revînmes à notre table, un serveur nous apporta du café.

“Il y a toujours la possibilité qu'ils puissent prendre deux noms sur la liste d'attente mais pas trois, dit Jill. Je dois absolument être rentrée pour mercredi, mais je pense que nous devrions tout de même rester ensemble.

— Nous sommes une équipe. Nous avons été une équipe pendant toute l'affaire.

— Combien de vols pour la Barbade, demain ?

— Deux seulement. Que se passe-t-il, mercredi ?

— Bernie Gladman vient exprès de Buffalo.

— La terre est brûlée à des dizaines de kilomètres à la ronde.

— Il n'a fallu que six semaines pour établir ce rendez-vous.

— Nous arriverons à partir. Si ce n'est pas à six heures quarante-cinq, ce sera en fin d'après-midi. Dans ce cas, bien sûr, nous raterons notre correspondance à la Barbade.

— Ne me dis pas ça, dit-elle.

— À moins que nous n'allions plutôt à la Martinique.

— Tu es le seul homme qui ait jamais compris que l'ennui et la peur sont chez moi une seule et même chose.

— Je m'efforce de ne pas exploiter ce savoir.

— Tu adores être ennuyeux. Tu recherches les situations ennuyeuses.

— Les aéroports.

— Des heures entières dans des taxis", dit-elle.

D'abord, les cimes des palmiers commencèrent à ployer. Ensuite la pluie frappa, en lourdes rafales qui résonnaient sur les dalles de l'allée. Profitant d'une accalmie, nous traversâmes la pelouse pour regagner notre suite.

Regarder Jill se déshabiller. Du rhum dans un verre à dents. Le bruit et la force du vent. Autour de mes yeux, la sensation de la peau crevassée après dix jours de soleil et d'air vif.

J'eus de la peine à m'endormir. Quand le vent s'apaisa enfin, la première chose que j'entendis fut le chant du coq, de centaines de coqs, aurait-on dit, au loin dans les collines. Quelques minutes plus tard, les chiens se mirent à aboyer.

Nous partîmes aux premières lueurs. Neuf hommes marchaient en file indienne au bord de la route, la machette sur l'épaule.

Nous établîmes que l'autre femme se nommait Christa. Jill et elle parlèrent de choses et d'autres pendant les premiers kilomètres. Puis Jill baissa la tête vers le livre ouvert.

Il plut une fois, pas longtemps.

Je m'étais attendu à voir une demi-douzaine de gens à l'aéroport, à cette heure-là. C'était bondé. Tout le monde poussait en direction du comptoir.